

LA
CHAMBRE N° 7

PAR RAOUL DE NAVERY

IV

CŒURS SOUFFRANTS

(Suite)

—Prévoyant un malheur, je courus chez Maurice, le domestique me répondit qu'il s'était enfermé ; je brisai sa porte d'un coup d'épée, et je le trouvai se tordant dans les douleurs d'un empoisonnement par l'opium. Le médecin accourut assez tôt pour le sauver. L'excès de la dose prise en neutralisa l'effet. Au lieu de me remercier, Maurice me dit avec l'accent du reproche :

—C'est à recommencer, voilà tout.

—Pendant une heure de repos il me raconta ce qui s'était passé, sa perte à la Bourse, la dureté d'Auré-

—Et Aurélie ?

—Elle épousa le comte Romains, trois fois millionnaire.

—Alors, reprit Mélati, tu restas pauvre ?

—Je pus cacher quelque temps la vérité à mon oncle, mais un jour, pressé de questions, je lui révélai tout. Sa colère fut terrible. Et cependant, si je m'étais ruiné, c'était pour sauver un ami d'enfance qui m'était cher comme un frère ; mon cousin jetait par les fenêtres l'héritage maternel, et le vieil Henriot ne lui adressait aucun reproche. Il se calma cependant, revint à des sentiments plus doux et parut me rendre toute son amitié. Nous avions pour voisin un compagnon d'armes de mon oncle, riche et père d'une fille. Laide et dure de caractère, altière et ne possédant rien qui fut capable d'inspirer la sympathie, Mila conservait cependant des prétentions justifiées par le nom très ancien qu'elle portait et une dot d'un million.

—Je fus longtemps sans m'apercevoir que mon oncle me conduisait souvent chez son vieux camarade, et je ne me doutais même pas que Mila me regardait avec bienveillance.

qu'elle me déplaît d'abord ; ensuite, si je céda à cette volonté, maintenant que vous y subordonnez une question d'intérêt, j'aurais l'air de trop tenir à l'argent. Vivez longtemps, mon oncle, pour ceux qui vous aiment, et qu'il ne soit jamais question de votre héritage.

—Tu as raison ! jamais ! je laisserai tout à ton cousin.

—Vous êtes libre.

—Et je ne te reverrai de ma vie.

—Ceci me causerait une grande peine, mon oncle, car je vous aimais profondément.

—Cède à ma volonté, alors.

—Non, il s'agit de ma conscience et de mon bonheur.

—Tu quitteras Marolles.

—Quand vous l'exigerez.

—Et tu n'y rentreras...

—Qu'à l'heure où vous me rappellerez.

—Rien ne put le fléchir, et je quittai non seulement Marolles, mais la France. J'allai à Chandernagor dans l'espoir d'y refaire ma situation en m'occupant d'affaires commerciales... Je te vis, Arinda-



Saisissant une des haches des bûcherons, il s'approcha de l'ours. —(Voir page 135, col. 1.)

lie, l'impossibilité dans laquelle il se trouvait de payer une dette d'honneur.

—Ecoute, lui dis-je, je possède la somme dont tu as besoin. Accepte-la comme un prêt. Pars pour l'Amérique, tente virilement d'y faire une fortune, tu t'acquitteras alors avec moi. Rappelle-toi seulement que je ne possède rien de plus. Mon oncle est riche, sans doute, mais les vieillards sont fantasques, peut-être ne me laissera-t-il rien de sa fortune, je ne puis et ne dois compter que sur moi, ou plutôt sur toi désormais.

—Il me serra dans ses bras.

—Tu me sauves la vie ! dit-il. Tu sauves aussi mon âme, merci !

—Le lendemain sa dette fut payée. Trois semaines plus tard il s'embarquait.

—Eh bien ? demanda Arinda.

—Je reçus de ses nouvelles pendant un an et ce fut tout.

—Il est mort sans doute.

—Oui, car c'était un honnête homme, incapable de trahir un ami.

—Un soir mon oncle me dit :

—Gaston, il faut te marier.

—Rien ne presse, lui répondis-je. Je dois d'abord trouver une fiancée.

—Je l'ai choisie pour toi.

—Vous ! pour moi ! Mais je vous récuse, mon oncle, j'ai sur le mariage des idées fort absolues, et moi seul...

—Tu épouseras Mila.

—Mila ! vous n'y songez pas !

—Famille honorable, un million de dot !

—Une fille laide, libre-penseuse ou à peu près ; Mila est l'opposée de mon rêve. Jamais elle ne sera ma femme.

—J'ai donné ma parole.

—Heureusement la mienne n'est pas engagée.

—Ecoute, reprit-il d'une voix plus brève, mon affection est à ce prix.

—Ce serait une injustice.

—Ma succession aussi.

—Il suffisait de parler de votre amitié ; le second mot est de trop. Je n'épouserai point Mila, parce

je trouvai en toi les qualités que je souhaitais dans la compagne de ma vie, et la beauté qui retient le regard après l'avoir séduit, je te demandai à ton père, et nous fûmes fiancés...

—Alors j'étais riche, dit Arinda avec un soupir.

—La perte successive de trois vaisseaux ruina ton père, ton malheur te rendit mille fois plus chère à mon cœur, je ne voulus plus reprendre ma promesse... Mon oncle me refusa son consentement... Revenant sur son premier arrêt, afin de me décider à ce que j'eusse considéré comme un parjure, il me permit de rentrer à Marolles, et me promit de partager plus tard sa fortune entre Maxime et moi...

—Tu me préféras à tout, dit Arinda en pressant la main de son mari. Nous quittâmes les Indes et nous vînmes à Paris. Depuis, tu as lutté contre la mauvaise fortune, travaillant avec un admirable courage, devenant artiste pour nous faire vivre, moi et Mélati.

—Vous faire vivre ! répéta Gaston d'une voix amère, dites vous empêcher de mourir ! Et cependant, il me semble pourtant que j'ai du talent. De